

## Charles-Edouard Babut

(1835-1916)

### NOTES BIOGRAPHIQUES

N. B. — *Lorsque ces notes biographiques ont été rédigées, nous ne connaissons pas l'Hommage qu'a rendu à C.-E. Babut notre ami le doyen Henri Monnier, et que l'on trouvera plus loin. Les lecteurs du Christianisme Social voudront bien excuser des répétitions de faits et de textes, que nous ferions disparaître, si nous en avions encore le temps.*

H. B.

Bien que le souvenir du pasteur C.-E. Babut, mort pendant la guerre (Nîmes, 18 septembre 1916), s'enfonce déjà dans un passé qui semble lointain, l'évocation de cet homme de Dieu à l'occasion du centenaire de sa naissance (Paris, 6 avril 1835), ne paraîtra pas inopportune, nous aimons à l'espérer, aux lecteurs du *Christianisme Social*. On reprochera plutôt à l'unique fils qui lui ait survécu d'avoir attendu dix-neuf ans pour remettre en lumière une figure protestante aussi connue et vénérée et, s'y décidant enfin, d'offrir au public de simples « notes biographiques ».

Nous ne sommes pas sans réponse à cette double observation.

Pour une biographie complète et vivante de C.-E. Babut, une biographie qui serait « comme un portrait en pied » (1), les documents feraient défaut. Le modèle semble avoir pris à tâche de décourager ses peintres. Il n'a laissé aucun papier personnel, ni mémoires, ni journal intime, ni ces indications de fait, ces réflexions jaillies de la vie quotidienne qui donnent tant de prix, pour les amis d'Alexandre Vinet, à ses  *carnets* , conservés à la Bibliothèque de la Faculté de théologie de l'Église libre du canton de Vaud. Il faudrait réunir des lettres : tâche longue, difficile et dont les résultats ne sauraient s'étendre à toute la suite de cette longue existence.

---

(1) Elle était déjà réclamée par le regretté H. Draussin, au début de trois articles qu'il consacrait à *Charles Babut*, en juin-juillet 1917, dans la petite revue suisse, aujourd'hui disparue : *La Famille* (Georges Bridel et Cie, éditeurs, Lausanne).

Mais, surtout, C.-E. Babut s'est lui-même opposé formellement au dessein dont il s'agit : ses enfants en ont le souvenir très net.

— Alors, dira-t-on, pourquoi ces notes elles-mêmes et les articles qu'elles introduisent ? N'est-ce pas trop ou trop peu ?...

Certes ! il y avait là un cas de conscience dont nous sentons l'extrême délicatesse. Quelques faits précis sont venus à notre secours, dans le souci que nous avons de rendre hommage à une chère mémoire et de ne pas priver de son dû le protestantisme de langue française.

Lors du centenaire d'Adolphe Monod (1902), C.-E. Babut, neveu du grand prédicateur, n'a pas refusé de venir parler de son oncle au temple de l'Oratoire-du-Louvre, et son discours, revu et complété par lui, est devenu une plaquette éditée à la Librairie Fischbacher. Précédemment, notre père avait publié, dans la *Revue Chrétienne*, une étude sur un autre chrétien éminent, qu'il avait beaucoup connu, lui aussi : le pasteur luthérien Louis Meyer, et, dès les premières lignes, il revendiquait pour le protestantisme le droit et le devoir de garder la mémoire de ses « saints ».

Il est vrai, le pasteur de Nîmes se serait opposé avec une sorte d'indignation douloureuse à ce que pareille épithète lui fût appliquée, comme elle le fut effectivement par la vénération populaire dès le jour de sa mort. C'est cette humilité de C.-E. Babut, trait dominant de sa physionomie spirituelle, qui, s'affirmant par-delà la tombe, nous commande une réserve, un scrupule pleins de respect... Voici comment il s'exprimait, le jour où fut célébré à Nîmes son cinquantième pastoral (15 décembre 1912) (1) :

« Tout ce que je vois et entends aujourd'hui me remplit d'émotion et de reconnaissance, mais aussi de confusion. C'est vraiment trop de bruit autour de ma pauvre personne et de mon pauvre ministère. Si je suis obligé à mon tour de parler de moi-même, je ne le ferai que pour rendre grâce à Dieu et m'humilier devant sa face. »

Et, après avoir cité les adieux de l'apôtre Paul aux anciens de Milet (Actes 20) : « En présence de ces paroles et de cet exemple, le sentiment de mon indignité et de mon infidélité m'étreint et m'accable ; il me semble que je ne puis sans usurpation m'approprier le titre de ministre de Jésus-Christ ; et, bien loin d'accepter vos éloges, je me sens pressé de vous demander pardon en même temps qu'à Dieu. »

Il fallait citer de telles paroles, donner acte de « ces aveux » à celui qui, en un jour pareil, a tenu à les apporter

(1) *Bulletin de l'Eglise Chrétienne Réformée de Nîmes* (décembre 1912), pp. 23, 26.

à ses frères, et même à leur « donner de la précision » (1). Mais, en même temps, il nous sera permis de faire une remarque analogue à celle de tout à l'heure, à propos du centenaire d'Adolphe Monod : le cinquantenaire pastoral de C.-E. Babut a pu être célébré, il ne s'y est pas opposé de façon absolue, mais en a fait l'occasion d'un nouveau et pressant appel à son Eglise, et ce furent des heures bénies pour beaucoup de ceux qui les ont vécues... Nous pouvons donc à notre tour, à la condition de nous placer dès l'abord et résolument dans l'esprit de C.-E. Babut, faire succéder à la célébration de son cinquantenaire pastoral en 1912 la commémoration du centenaire de sa naissance en 1935.

Lui-même, du reste, va nous aider à nous est apparue. Nous manquons de documents personnels, disions-nous. En voici un tout de même, bien caractéristique en sa concision voulue. Nous le devons à l'étude déjà mentionnée de H. Draussin ; cédonslui la parole :

« Lorsque, chargé par le doyen Lichtenberger d'écrire pour le dernier volume de l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* quelques notices biographiques, je dus demander aux intéressés eux-mêmes les éléments essentiels de mon travail, Ch. Babut, qui avait déjà tous les titres à figurer dans une galerie des notabilités protestantes du moment, me donna, par carte-postale, cette laconique satisfaction (2).

Nîmes, 8 février 1882.

*Cher frère,*

*Je suis né le 6 avril 1835. Après quelques mois de philologie (à Montauban on dirait philosophie) à Strasbourg, j'ai fait mes études de théologie à Montauban. J'ai visité ensuite quelques Universités allemandes (surtout Heidelberg, à cause de Rothe) ; puis passé quelques mois en Angleterre, puis exercé un préceptorat à Paris. J'ai été consacré à Beaumont-les-Valence (Drôme), ma première Eglise, le 12 décembre 1862. J'ai quitté Beaumont à la fin de mars 1865, ayant été nommé pasteur à Nîmes en remplacement de M. Jean Monod. J'ai pris part aux trois Synodes de 72 (pas 73), 79 et 81. J'ai écrit, en effet, dans le supplément théologique de la « Revue Chrétienne », deux ou trois articles sur le système de Rothe, peu dignes d'être signalés à l'attention publique, puisqu'ils sont restés inachevés. A part cela, j'ai publié quelques sermons détachés (pas nécessaire, n'est-ce pas ? d'en dresser la liste), deux ou trois articles dans la « Revue Chrétienne » ou ailleurs, et un cours de religion.*

(1) Voir la suite de l'allocution, p. 26.

(2) C'est nous qui demandons la permission de mettre en italiques le document ici apporté.

J'ai dirigé le « *Bulletin de la Mission Intérieure* » depuis son origine. Tous ces détails me paraissent n'avoir qu'un très médiocre intérêt pour le public ; mais puisque vous les demandez, les voilà. Veuillez excuser le retard.

» Votre bien dévoué,

» C.-E. BABUT. »

« Ces quelques lignes dépeignent l'homme », dit avec raison H. Draussin. Elles nous fourniront le cadre des notes ci-dessous, destinées à compléter sur quelques points, avec le minimum de commentaires, le *curriculum vitæ* qu'on vient de lire, puis à le continuer pour le temps qui a suivi (1882-1916).

La carte ne dit rien de l'enfance, ni de l'adolescence. Deux influences sont ici à signaler : celle de la mère, née Adèle Monod (l'enfant n'a connu que malade son père, Edouard Babut, ancien employé de banque à Londres : il l'avait vu, du moins, souffrir en chrétien), puis celle d'Adolphe Monod, oncle maternel, qui devait mourir le jour même où C.-E. Babut atteignait sa majorité. Nous avons à ce propos, dans le discours dont nous avons parlé plus haut, le témoignage du neveu, reçu, nous dit-il, au foyer d'Adolphe Monod « comme si j'eusse été l'un de ses enfants (1) ».

« Je puis affirmer qu'aucun des chrétiens avec qui j'ai été en relations dans ma jeunesse, — j'en ai connu de grands et dont le souvenir m'est resté bien cher, un Louis Meyer, un Dieterlen père, un Richard Rothe, — aucun d'eux, dis-je, ne m'a inspiré plus, ni peut-être autant de vénération qu'Adolphe Monod. Quelle que fût sa bonté, ce ne fut jamais sans un battement de cœur que j'ai franchi le seuil de son cabinet, car je sentais que j'étais un pécheur et que j'entrais chez un saint. Je ne voudrais pas laisser croire que l'austérité de mon oncle fit régner autour de lui une sorte de contrainte ; je l'ai vu faire de bons rires et d'aimables plaisanteries ; je me souviens de charmantes promenades, en temps de vacances, où tantôt il nous récitait avec l'accent d'un Talma des scènes entières de Racine, tantôt il se livrait avec nous, lycéens, à d'innocents jeux d'esprit. Mais jamais je ne l'ai vu faire, ni entendu dire quoi que ce soit qui me parût mériter un blâme. »

Si nous avons donné cette page *in extenso*, ce n'est pas seulement parce que le portrait d'Adolphe Monod qu'elle esquisse ne devait pas être mutilé, c'est aussi parce que nous avons été très frappé, en la relisant, de la ressemblance entre le modèle et le peintre. Chez ce dernier, même rire franc, mêmes divertissements littéraires, mais aussi même sérieux profond, intense et même consécration totale qui,

(1) Ouvr. cité, pp. 20-21.

dans les sentiments qu'il inspirait à ses enfants, mêlaient à la tendresse confiante une sorte de crainte...

Sans nous étendre sur les études classiques de C.-E. Babut et sur ses succès scolaires, il nous faut noter avec Francis Chaponnière, le rédacteur bien connu de la *Semaine religieuse* de Genève (1) que le jeune lycéen remporta le prix de philosophie au Concours général « à la suite d'un travail sur l'*Induction*, où il concluait que cette opération de l'esprit doit aboutir à la croyance en un Dieu de bonté ».

Quant aux études théologiques à Montauban, elles furent couronnées par la soutenance d'un thèse intitulée : *Etude sur la doctrine de Paul touchant la personne de Christ dans les Epîtres aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates*. Le fait que le jeune théologien avait délibérément restreint le champ de son étude aux quatre grandes épîtres pauliniennes atteste l'influence qu'exerçaient alors (1858) les travaux de l'Ecole dite de Tubingue. Mais surtout, dès ce premier écrit, C.-E. Babut va droit à la personne du Christ et, pour la connaître, s'adresse à saint Paul, qui restera, le Maître mis à part, le docteur préféré de sa pensée et de son cœur.

Le « préceptorat à Paris » s'exerça dans le milieu exceptionnellement ouvert et vivant que constituait la demeure d'Edmond et Elise de Pressensé, et au profit de deux étudiants qui s'appelaient : Gabriel Monod, le futur historien, et Tommy Fallot.

Nous arrivons aux années de ministère. On voit que C.-E. Babut n'a eu que deux Eglises : Beaumont-les-Valence et Nîmes. Ce n'est pas que les appels lui aient manqué. Il en a reçu notamment, à deux reprises, en vue d'une chaire à la Faculté de théologie de Montauban. Des scrupules de modestie (2), le sentiment d'un devoir supérieur, le retinrent à Nîmes où, d'après ses propres expressions citées par F. Chaponnière, il considérait sa situation ecclésiastique comme « un poste d'intérêt général ». En fait, n'est-ce pas à Nîmes, et sur son vœu persévérant, que devait se tenir en 1909 la première Assemblée générale du Protestantisme français ?

(1) Il a consacré deux articles dans ce journal à *Charles-E. Babut*, aux dates du 25 novembre et du 2 décembre 1916.

(2) Après le second appel, C.-E. Babut écrivait à son ancien condisciple et ami, le doyen Charles Bruston (Nîmes, 14 mai 1894) : « Y avait-il vraiment en moi l'étoffe d'un professeur ? Ai-je enfoui un talent que Dieu m'avait confié ? S'il en est ainsi, qu'il me pardonne ! Mais même dans cette hypothèse, il vaut mieux, me semble-t-il, continuer à faire valoir (tant bien que mal) le talent qui est déjà en circulation, qu'employer le reste de mes forces à essayer de déterrer l'autre, trop profondément enfoui. »

« J'ai pris part, écrit notre père en 1882, aux trois Synodes de 72 (pas 73), 79 et 81. » Il ne rappelle pas qu'il fut le prédicateur d'ouverture du Synode de 1872 et y prononça, au temple de l'Oratoire-du-Louvre, un discours sur le *Témoignage que Jésus-Christ se rend à lui-même*. Ce discours a été recueilli dans le second volume des *Sermons* publiés du vivant de C.-E. Babut et par ses soins (1). Les mots entre parenthèses : (pas 73), nous ont intrigué. Ne suggèrent-ils pas que C.-E. Babut s'était volontairement abstenu de prendre part à cette seconde session du Synode officiel ? Et ne serait-ce pas pour ne pas s'associer à la démarche par laquelle la majorité, siégeant désormais seule, devait demander au gouvernement de Thiers de rendre obligatoire l'adhésion des pasteurs à la Déclaration de foi ? C.-E. Babut avait, d'ailleurs, eu l'occasion de faire connaître toute sa pensée sur les circonstances ecclésiastiques d'alors, dans un rapport présenté, en cette même année 1873, à une Conférence (pastorale ?) réunie à Bordeaux, rapport publié sous ce titre : *La crise actuelle de l'Eglise Réformée de France* (2). Et déjà, le 9 juillet 1872, pendant la première session du Synode, il écrivait de Paris à son beau-frère, le pasteur Charles Schroeder, de Vevey : « Rien ne me ferait plus horreur que de faire, au nom de la foi, quelque chose qui ne serait pas conforme à la stricte équité. »

A propos de sa participation aux Synodes généraux officiels de 1879 et 1881, C.-E. Babut ne signale pas qu'à la suite du premier il fut nommé président de la première Commission permanente, et qu'il fut modérateur du second.

La direction du « Bulletin de la Mission Intérieure » impliquait celle de la Mission Intérieure elle-même. Jusqu'au moment où il eut pour successeur le pasteur Emile Houter, fondateur et directeur du *Relèvement*, C.-E. Babut s'est donné avec ardeur à cette activité, qui répondait à ses préoccupations les plus chères : l'évangélisation, le réveil des âmes et des Eglises, l'union des croyants dans l'action et le témoignage (3).

Quel ne fut pas, d'autre part, son amour pour la Mission en terre païenne, et particulièrement la Société des Missions de Paris ! Notre père en a témoigné lui-même lors de son cinquantenaire pastoral, en répondant au directeur Jean

(1) Chez Grassart, éditeur, puis à la Librairie Fischbachert. Ces deux volumes sont malheureusement épuisés. Il reste quelques exemplaires des *Sermons choisis* (Edition du Cinquantenaire pastoral) et quelques collections de *La Bible et la Vie* (sermons inédits publiés par le sous-signé).

(2) On le trouvera à la Bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, 54, rue des Saints-Pères.

(3) Le pasteur Hirsch (*Memor*) a raconté dans le journal *L'Eglise Libre* (« Lettre de Paris » du 30 septembre 1916), comment, dans une

Bianquis et en évoquant le souvenir de son ami Alfred Boegner, rappelé à Dieu quelques mois auparavant (1).

Il serait enfin étrange de ne pas rappeler dans cette Revue la part que C.-E. Babut a prise au mouvement du christianisme social et à la vie de l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales, fondée à Nîmes en 1888. Il fut l'ami et le conseiller d'Edouard de Boyve, promoteur de l'École de Nîmes et directeur du journal *L'Emancipation* (2) ; il présida la Commission d'action protestante évangélique sur le terrain moral et social, fondée par la seconde Conférence de Lyon (1899).

Pour revenir à l'activité plus spécifiquement ecclésiastique, notons avec H. Draussin : « pendant plus de trente ans, il a présidé une des Commissions synodales, celle du Corps pastoral, qui a la délicate mission de connaître et de secourir certaines détresses, de fournir des suffragants à des pasteurs malades ou âgés, de distribuer des subsides pour les études des enfants de pasteurs » (ces indications ne répondant plus que partiellement aux réalités actuelles).

L'existence de C.-E. Babut en ses dix ou douze dernières années a été marquée, comme celle du Protestantisme français pendant le même temps et au delà, par deux crises capitales — que nous ne songeons pas, cela va sans dire, à mettre sur le même plan : — la Séparation, la Guerre.

La Séparation répondait aux vœux et à l'attente du pasteur de Nîmes (voir déjà sa brochure de 1873, mentionnée plus haut). Il y vit dès l'abord un appel au rapprochement des Eglises. Nous avons dit comment ses efforts persévérants ont abouti à la convocation de l'Assemblée générale du Protestantisme français à Nîmes, en octobre 1909.

---

assemblée annuelle de la Mission Intérieure Évangélique tenue à Valence, l'on décida que le Comité Central n'aurait plus son siège à Nîmes. Le motif de cette décision doit être cherché dans les sympathies qu'un des agents de la Mission, et avec lui le président, avaient manifestées pour l'Armée du Salut. Les temps sont heureusement changés : M. Hirsch le remarquait déjà en 1926.

(1) Nous aimerions citer ici le témoignage du directeur Bianquis, rapporté par F. Chaponnière dans le second de ses articles de la *Semaine Religieuse* (7 décembre 1916). En voici du moins quelques lignes : « L'exercice se terminait-il par un déficit ? La grande voix de M. Babut s'élevait aussitôt pour proposer quelque moyen d'éteindre ce déficit ; il ouvrait une souscription et joignait l'exemple à l'appel. Quelle joie quand l'entreprise réussissait, quand l'ennemi était enfin vaincu ! » Ajoutons un simple fait : dix ans après la mort de C.-E. Babut, on a pu lire, dans les listes de dons publiées par le *Journal des Missions* et à la suite de deux initiales : « En souvenir des efforts de M. Babut pour éteindre le déficit. »

(2) Nous ne donnons pas ici le détail des œuvres nîmoises auxquelles le pasteur Babut a coopéré. On trouvera des renseignements à ce sujet dans les discours prononcés à son cinquantenaire pastoral par son collègue et ami le pasteur Trial, ainsi que par M. Benoît-Germain, membre du Conseil presbytéral.

Sur le travail de C.-E. Babut, dans son Eglise même, voici comment s'est exprimé, lors du Cinquantenaire pastoral, le pasteur Trial, président du Conseil presbytéral (1) : « Si notre communauté ne s'est pas disloquée, si nos quarante-trois œuvres de bienfaisance, de solidarité, d'éducation et d'édification ont échappé à la division et par suite à la ruine, si la paix et l'entente pour le bien règnent parmi nous, en une large mesure c'est à vos efforts que sont dus ces résultats bénis. Notre Eglise ne l'oublie pas et ne l'oubliera pas. »

La Guerre... Elle a brisé le cœur du pasteur et du père en même temps qu'elle consumait ses dernières forces, mais peut-être nous a-t-elle valu son œuvre la plus achevée, son témoignage le plus décisif. Ce furent, dès les premiers jours, les lettres au D<sup>r</sup> Dryander, prédicateur de la Cour de Berlin (2), lettres dont Alfred Loisy devait proclamer l'auteur (3) « le seul chrétien qui soit resté en Europe ». Ce fut ensuite, au lendemain de la mort du sous-lieutenant Ernest Babut, le sermon qui a été publié sous ce titre : *Nos deuils*. Nous avons entendu ce sermon, et pouvons attester que nous avons alors vécu une des grandes heures de notre vie. Deux prédications sur le *Sacrifice*, celui de Dieu à l'homme et celui de l'homme à Dieu, devaient clore ce long ministère ; le prédicateur n'a pas pu les prononcer, et le pasteur G. Merle, son ancien catéchumène, en a donné lecture du haut de la chaire, le dimanche qui a précédé et celui qui a suivi la mort. Ainsi, suivant une remarque citée par F. Chaponnière, le vœu d'Adolphe Monod, réalisé d'abord pour lui-même, le fut aussi en faveur de son neveu : « Que ma vie ne s'achève qu'avec mon ministère, et mon ministère qu'avec ma vie ! »

Henry BABUT.

\*  
\*\*

N. B. — A ces notes biographiques, pour leur restituer un peu du caractère personnel qui leur manque, — on a compris pourquoi, — nous pensons pouvoir ajouter deux

(1) *Bulletin* déjà mentionné, p. 5.

(2) Il y en a eu deux, la seconde provoquée par la réponse du D<sup>r</sup> Dryander. Les trois documents seraient singulièrement intéressants à reproduire, mais les temps ne sont pas venus où une pareille publication pourrait se faire sans risquer de nuire à la cause même que notre père voulait servir : celle du maintien et de l'approfondissement des rapports fraternels entre chrétiens allemands et français.

(3) Dans une brochure intitulée : *Guerre et religion*. On lira avec intérêt ce qu'à propos de cette brochure et de son auteur, C.-E. Babut écrivait à son fils, l'historien Ernest Babut (16 mars 1915) : « Je le trouve très obligeant, trop obligeant pour moi, beaucoup plus qu'envers le pape. Mais je ne trouve pas ses critiques fondées ; je ne pense pas qu'il y ait contradiction entre mon christianisme et mon patrio-

brefs témoignages. Ils sont empruntés à des lettres écrites au lendemain de la mort de C.-E. Babut et émanent, le premier d'un collègue, le second d'une ancienne catéchumène. Il nous paraît préférable de ne pas citer de noms, les lettres n'ayant pas été écrites en vue de publicité.

I. — « ... Parmi les traits admirables de son âme chrétienne et apostolique, celui que j'ai le plus admiré, c'est toujours son exquise délicatesse vis-à-vis des âmes, quelles qu'elles fussent : Il n'y a pas d'homme qui ait plus respecté l'âme humaine que cet homme, à ma connaissance, ni avec plus de tact et d'humilité. Et c'est pourquoi on allait à lui avec une confiance totale, sûr d'être édifié, remis dans le bon chemin, consolé, réconforté. Plusieurs fois dans ma vie, j'ai vu clair dans mon âme, parce que le regard de Charles Babut y avait mis quelque clarté. »

II. — « ... Cher Monsieur Babut, lui qui avait tant de peine à accepter les événements actuels, il est en pleine lumière. Ces ténèbres si douloureuses sont dissipées. Il est heureux, nous ne pouvons gémir. Seulement, pauvres nous !...

» Mais ne trouvez-vous pas que, lui là-haut, c'est le Ciel plus près, moins troublant, c'est une demeure amie...

» ... Quand on pense combien son être humain était détruit, et combien tout ce qui était divin en lui avait pris toute la place... Dieu l'avait pris dès ici-bas tout entier.

» ... Ce que nous avons de meilleur en nous, c'est à lui que nous le devons ; il a montré à tous ceux qui l'ont approché ce qu'est le serviteur de Dieu... Je bénis Dieu de l'avoir connu, d'avoir été sa catéchumène, bien indigne, hélas ! mais qui n'oubliera jamais l'esprit clair, large et si plein d'amour de son pasteur.

» Notre pasteur, il me semble qu'il le sera toujours... Quand j'en entends un autre, je me dis toujours : « Comment M. Babut dirait-il cela ? », et je puis exactement me le figurer. Et maintenant il est plus près encore de nous, les éloignés ; il semble qu'il veille sur nous de là-haut, et cette idée donne des forces nouvelles. »

---

tisme ; il n'y en pas plus qu'entre son patriotisme et son humanisme. » Et voici ce que, dans le même sens, le pasteur de Nîmes avait déjà écrit au même correspondant (18 septembre 1914) : « Nous nous associons de tout cœur à tes émotions et à tes espérances ; mais le sentiment patriotique ne peut affaiblir chez moi le sentiment chrétien et humanitaire ; la vision de cette énorme effusion de sang et de ces souffrances sans nombre me hante et m'opresse jour et nuit. »